



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3, 4 - Entretien de Jeanne Bastide avec
Eva Almassy

Nouvelle parution :

P. 5 - *Madame des villes, des champs et des forêts*
d'Alain Freixe & Raphaël Monticelli
Note de lecture de Michel Ménaché

Coups de projecteurs sur :

P. 4 - 3 livres de Daniel Biga
Note de lecture d'Yves Ughes

P. 6 - 2 livres de Jean-Marie Barnaud
Note de lecture de Marie Jo Freixe

P. 7 - De la toile et quoi d'autre ?
Liberté couleur d'homme

À quelques mots d'ici
Éditions Rougerie

P. 8 - Journal intermittent de R. Monticelli
Agenda des Amis

Les photographies illustrant ce Basilic ont été prises lors de nos rencontres littéraires "Voix du Basilic" en juin 2011 à Coaraze.

La première lettre majuscule des jours nouveaux de la liberté est bien souvent écrite avec l'encre de la mort.

Vélimir Khlebnikov



Avouons-le, malgré l'été qui s'attarde, la narcose de ses tendresses, les

mois derniers, côté sang, ont été, sont toujours bien placés au hit parade des violences et autres horreurs quotidiennes. De celles qu'aiment tous ces écrans ouverts sur le monde pour mieux en contrôler la fausse monnaie. Et ça continue bien sûr, ici ou là, en Libye, Syrie ou ailleurs. On se perd en conjectures : quelle sera la plus grande honte de ce temps ? Qu'on me laisse juste le temps de m'incliner sur ceux qui " (ont préféré) le risque de la mort à la certitude d'avoir à obéir " selon les mots de Michel Foucault. Certes, le rejet des régimes honnis, des dictatures silencieuses et abominables, est sans garantie sur le futur ! Mais il est des moments où l'on ne peut

pas ne pas en être quoiqu'il puisse s'ensuire et bien que l'on connaisse, avec Victor Hugo, la couleur de l'ombre " noire toujours tombant des cygnes ".

Il est temps de le dire... mais vous l'aviez bien évidemment remarqué, notre *Basilic* a changé. Il s'est allégé côté grammage moins par une volonté délibérée que par nécessité économique. Robin Renucci, comédien, aujourd'hui directeur des Tréteaux de France, écrivait dans une tribune du journal *Le monde* du 7-8 août 2011 : " *la pensée unique régnante juge la dépense publique perverse et improductive* ". Pour illustrer cette affirmation, inutile d'aller bien loin. Notre cas est malheureusement bien éloquent : La Direction Régionale des Affaires Culturelles " réoriente sa politique " – on peut nommer ainsi une suppression pure et simple de subvention – 2000 euros qui nous étaient alloués depuis plus de 10 ans pour l'action de notre association en faveur de la littérature et de la lecture publique ! – ; Le Conseil Régional PACA, lui, pour l'heure, et depuis 2010 est aux abonnés absents... il ne répond plus. Injoignable ! Allez, nous allons garder espoir encore,

l'année 2011 n'est pas terminée. Mais il faudrait faire vite. Malgré nos 170 adhérents notre association reste bien vulnérable.

C'est simple. C'est peut-être là notre dernier *Basilic*. Du moins sous cette forme des trois numéros par an de huit pages aux rubriques régulières. Les périls sont là. Proches. Tapis dans la lassitude, l'indifférence ou l'obéissance aux directives, aux plans d'une action publique toujours plus faiblarde et frileuse. D'autres espoirs attendent noms et visages derrière d'autres horizons.

Pour l'heure, il nous reste à " chanter au bord du gouffre " comme le dit joliment notre président d'honneur Michel Butor. Et au-delà, ajouterais-je, si on nous entend encore. Nous sommes encore vivants. Et de la vie, toujours frémissante passe au détour d'une page d'un de nos livres. Soyez toujours plus nombreux à partager avec nous ces petits matins !

Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube.

Aimé Césaire

Alain Freixe
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Jeanne Bastide avec Eva Almassy

Née en 1955 à Budapest, Eva Almassy a appris le français à l'âge de 22 ans, après sa venue en France depuis sa Hongrie natale. Devenue écrivain de langue française, elle aime explorer les limites de la proximité des êtres, qu'il s'agisse d'amours impossibles ou de relations entre sœurs. A été chroniqueuse à France Culture, a donné des pièces radiophoniques et participe aujourd'hui à l'émission dominicale des "Papous dans la tête". Après avoir publié *V.O.*, (1997), *Tous les jours*, (1999) chez Gallimard, *Comme deux cerises*, (2001), chez Stock, on a pu lire plus récemment, (2009) *Petit éloge des petites filles*, chez Folio 2 euros.

Elle a aussi publié de nombreux ouvrages jeunesse à L'école des loisirs. Aux éditions L'Amourier est paru en 2010 un recueil de nouvelles, *Limites de l'amour*. Voilà pour ce qu'on appelle "biographie".

Mais ce qui m'intéresse chez Eva ne se réduit pas à des dates et des titres ! Ce qui m'emporte, ce sont ses aveux concernant l'écriture et ses enjeux : " À mon avis, seul l'écrit peut dire ce que nous sommes vraiment, mais comme il se trouve que j'écris moi-même, on me soupçonnera de partialité " ; ce sont ses doutes : " Je croyais que les mots devaient tout dire, mais comment dire sans trahir l'autre ? " Ce sont ses questions. C'est tout cela qu'elle nous donne à partager. L'interroger fut un plaisir !



histoire, ce qui a pu me pousser dans cette... voie. Tour du monde à travers mes lectures, il est important pour moi d'aller souvent au Danemark (pour Andersen), en Russie, en Amérique et en Suisse (pour Nabokov), en Angleterre (pour Virginia Woolf, pour le couple Barrett-Browning) etc. Et j'étais si souvent venue en France, bien avant que d'y vivre, oh là là ! pour rencontrer le visage de Rimbaud.

Jeanne Bastide :

Non, ce n'était pas un lapsus ! Les mots ont une voix, non ?

Tout le monde sait maintenant grâce à ton bel accent que tu es native de Hongrie. Penses-tu que cet éloignement du pays natal a pu être déclencheur d'écriture ?

Eva Almassy :

Sûrement. J'aimerais prolonger la question précédente : l'idée des mots en tant que contenants. Ce que l'on peut mettre dedans, comme si j'étais une épicière remplissant mes petits sachets tantôt de ceci, de sucres même, tantôt de cela, d'amertume, de chagrin, d'immenses distances. Mais l'amour pour la langue française, ma nouvelle, ma bien-aimée, ma merveilleuse langue compte beaucoup dans la balance si je me demande pourquoi j'écris.

Jeanne Bastide :

Dit autrement : Eva, tu es aussi cette voix à l'accent particulier où résonne ton histoire, une langue autre. Tu es née dans un pays où l'on n'avait pas le droit de parler, peut-on dire que tu as appris à t'exprimer en France ?

J'ai l'impression que si le hongrois est ta langue maternelle, le français est ta langue écrite. Qu'en penses-tu ?

L'accent garde le passé dans le corps... l'écriture n'a pas d'accent !

Eva Almassy :

Trois questions de suite ! À part des lettres personnelles, je n'écris qu'en français, mais je laisse venir ce qui a été, je laisse venir l'enfance, la jeunesse en "V.O." (titre d'ailleurs de mon premier roman), j'accueille la langue maternelle à travers quelques mots dans le texte en V.F. – ainsi, finalement, si, les écrits ont aussi leur accent. Maintenant, en toute franchise, je ne suis plus si sûre que la France – qui m'a offert l'asile, la possibilité d'une existence autre – soit encore tant que ça un pays de la grande et belle liberté d'expression.



Jeanne Bastide :

Eva, certains font le tour du monde – toi, tu fais le tour des mots (romans, nouvelles, livres jeunesse, les Papous...). Qu'est-ce qui te pousse ainsi dans la voix des mots comme d'autres font le tour de la terre ?

Eva Almassy :

"La voix des mots", je ne sais si c'est un lapsus, mais ce début me va bien. Il s'agit bien de voix, le plus souvent d'une voix intérieure. Et j'aime énormément les mots, avec tendresse et passion, leur sonorité, leur rythme, leur

Jeanne Bastide :

Eva, tu as été publiée chez Gallimard, à la NRF... quel chemin pour arriver à L'Amourier ?

Eva Almassy :

Le chemin de l'amitié. Tu es bien placée pour le savoir ! La chance de pouvoir écrire une petite préface à ton – permets-moi de le dire, si beau, si pur et prenant – premier volume, *Lucarnes**, et voilà comment le désir est né, ayant rencontré Bernadette et Jean, de pouvoir moi aussi publier chez des éditeurs aussi fantastiques. Quelles personnes ! En plus, cette liberté d'expression dont je parlais plus haut – liberté et expression pas seulement au sens politique mais au sens esthétique, jusqu'à l'expérimentation, le lieu du nouveau, du radicalement autre – elle vient se réfugier de plus en plus dans ladite “petite” édition, à ce qui me semble.

Jeanne Bastide :

Toi qui es critique littéraire, est-ce que la critique que tu es est à l'œuvre dans l'écriture ou est-elle empêchement ?

Eva Almassy :

Je n'ai pratiqué la critique, à France Culture, que dans la période 2000-2002. Avant, après, quelques papiers dans la presse, à peine. Mais me comparer aux autres ne m'aura pas été bénéfique, quant à me comparer, moi, à moi-même, à ce que j'aimerais faire dans l'idéal, là, je suis cruelle, trop critique, insupportable, un vilain censeur. Ce mot n'a pas de féminin pourtant ?

Jeanne Bastide :

J'aimerais maintenant que tu nous parles de Limites de l'amour, livre publié chez L'Amourier en 2011. Le titre – Limites de l'amour – est-il un oxymore ?

Eva Almassy :

Au début, titre de travail, j'ai appelé le livre “mes étrangetés”. À la relecture, et, j'avoue, à la demande expresse de Jean Princivalle, j'ai trouvé ce fil conducteur : des amours qui rencontrent des obstacles, concrètement, souvent, qui se heurtent à un décès ou bien se voient opposer un obstiné refus d'aimer. Lisant un livre de Dominique Fourcade à ce moment-là, je suis tombée sur cette combinaison de mots “limites de l'amour” et j'ai su que je tenais mon titre. Oui, bien sûr, c'est un oxymore. L'amour n'a pas de limites, même dans la mort.

Jeanne Bastide :

Ce recueil nous offre onze nouvelles. Toutes ont une fin ouverte, sauf la dernière, qui est une projection dans le futur. Le chapitre d'une vie à venir. On trouve dans ces textes une sorte de distance – un décalé, qui nous entraîne toujours ailleurs.

Les personnages de ce livre refusent de concevoir que l'amour, même infini, puisse avoir des limites. Sur quoi se fonde ce choix de textes ?

Eva Almassy :

Sur l'indéfini, d'où peut-être un sentiment de manque qui risque de décontenancer lorsqu'on arrive au point – faussement – final. Sans doute ai-je vécu trop d'interruptions, de volte-face et d'abandons, pour ne pas en “prêter” à mes personnages. Le couple de la dernière nouvelle, Elvira et Martin qui se marient, clairement inspirés par mes parents, et que j'oblige à tout vivre, d'avance, au moment même de leur engagement solennel, je veux paradoxalement les préserver ainsi des déceptions d'une existence. Ce n'est qu'une illustration du “pour le meilleur et le pire”, comme l'ensemble des textes si l'on veut.

Jeanne Bastide :

Dans ces nouvelles, il semble qu'il y ait une part autobiographique et une part romanesque. Comme dans tous tes écrits tu mêles la fiction, autobiographie et philosophie. Personnellement, je suis touchée par ce qui se rapporte à l'enfance et impressionnée par l'imbrication de l'imaginaire dans le réel – cette accumulation de détails, les notations, les recherches effectuées (pour le planeur, les champignons...)

Ton écriture a-t-elle besoin de s'ancrer dans le réel de la vie pour trouver ses personnages ?

Eva Almassy :

Pour l'histoire du planeur, j'étais bien placée : une de mes amies de lycée est devenue championne, j'ai pu essayer, voler avec elle. Expérience magnifique, comme faire de la bicyclette (tellement c'est silencieux), au-dessus d'un champ de tournesol. Plus près de la terre, j'ai une bonne connaissance des champignons sauvages, j'avais même tenu une chronique mensuelle – très littéraire – sur le sujet dans l'Autre Journal. Cela dit, j'ai du mal à ne parler que d'une seule chose à la fois. J'aime ne pas savoir moi-même où me mèneront mes phrases. Ce que les mots eux-mêmes auront envie de me suggérer, où les idées elles-mêmes m'inviteront.

Jeanne Bastide :

Quelle a été la place de l'éditeur – sa parole. Ton texte est-il réponse à une demande ?

Eva Almassy :

Plus ou moins. Une demande tacite, douce, que j'ai brusquée, tellement j'avais envie de m'approcher des branches chargées de fruits de l'Amourier. Jean Princivalle m'a concrètement demandé d'ajouter un texte, de le remanier en le rallongeant légèrement. Puis, on l'a vu, il a initié le changement de titre. S'il y a une prochaine fois, que personnellement j'aimerais beaucoup, je vais beaucoup plus discuter avec Bernadette et Jean avant de me lancer. J'ai aussi la chance d'avoir rencontré – et lu ! – plusieurs auteurs maison que j'apprécie, il y aura cette émulation, presque en réaction. J'ai déjà mes idées, nous verrons bien.



Jeanne Bastide :

Dans ces récits, on suit une pensée et on change de temps: le conditionnel, le passé, le présent... et on est pris dans le réseau de ton imaginaire. Ce n'est pas compliqué, mais complexe. Et il y a une multiplicité de points de vue. J'aimerais bien que tu nous parles de la construction du récit – les emboîtements – les tiroirs dans l'histoire.

Eva Almassy :

Le roman, le récit, c'est du temps mis en prose. Le temps qui s'écrit et qui se lit, qui se redonne. Mais même la poésie, par sa rythmique, compte le temps. J'ai envie d'abonder au sens de Nabokov (je cite de mémoire): *De l'espace-temps, j'ai retranché cette grosse tumeur – l'espace – pour m'intéresser*

exclusivement au temps. C'est là mon monde, mon milieu. Je ne sais pourquoi des références me viennent au terme de notre entretien, mais je ne résiste pas, allez! Il me semble que je ressemble à "l'animal" de Georges Bataille, qui vit dans l'immanence, comme l'eau dans de l'eau, un morceau de milieu, une immédiateté qui ne peut pas se remettre à plus tard. À ceci près que, bien au contraire, je procrastine, je ne fais que ça, je rêve, je me projette, et j'attends, et je dors debout, et je pense pense même en dormant, mais comme l'eau dans l'eau, ainsi je vis dans le temps, je me sens de la même essence. Et l'eau, n'est-ce pas, est multiple, changeante. Comme le temps.

Limites de l'amour, éd. L'Amourier, collec. Fonds Proses, 12,00 €

.....
COUP DE PROJECTEUR

Livres du fonds Daniel Biga

a publié 3 livres aux éditions L'Amourier :

Carnet des refuges
Le Chant des batailles
L'Afrique est en nous

Chœur, cœur, chorus.

L'œuvre de Daniel Biga est avant tout scansion. Un rythme premier, qui génère le texte. Sa création prend forme dans la recherche d'un tempo.

Et cela vient de loin, de la *Beat Generation* sans doute, génération flouée au cœur battant. De la revue *Chorus* animée, entre autres, avec Franck Venaille. De la guerre d'Algérie, de la musique des USA mêlée à la mélodie du niçois, quel chaos, quel bric-à-brac, quel *babazouk!* Celui de notre époque, qui traverse nos chairs et donne chair à nos textes.

Un livre consacré à Daniel Biga s'intitule *Poévie*. Titre évocateur, les syllabes s'y cherchent à tâtons et donnent forme à une *vita nuova*.

Aux éditions L'Amourier, cet auteur a publié *L'Afrique est en nous*, *Le Chant des batailles* et *Carnet des refuges*. Trois textes, une route, une émergence. "Le fric est en eux, l'Afrique est en nous" se plaît à affirmer Daniel Biga. Révolte pure, intacte, toujours renouvelée contre les puissants, la puissance de l'argent, ses représentations qui envahissent subrepticement nos esprits. Lutte contre les valets et les appareils d'État qui modèlent nos perceptions du monde.

Lutte par les mots, portés par le souffle des chorus.

L'Afrique, le rythme, la transe subversive. De fait la langue sera mise dans tous ses états: choc de vaisselle dans la cuisine à côté tutta la mia vita dis! j'ai entendu cela: l'eau couler gicler les fourchettes les couteaux les verres zaïgus les mains ridées ou jeunes nues ou protégées caoutchoutées latexées presque toujours féminines ma mie mes vies je revois d'elles le reste chair – peau – poil paroles – sourires – cris – sanglots le silence chaque fois qui clôt un chapitre (Pitchoun tu siès un "bastian-countrarié"! – dia pépé)
Extrait de *L'Afrique est en nous*.

Ainsi malmené et mis à nu le langage permet la montée de ce qui déchire les voiles établis, les tentures posées sur nos yeux serviles.

Ses hanches étaient mon plus sûr navire dans le roulis de l'infini. Et ses bouches écumantes s'ouvraient en un cri béant. Sans bruit. Absolu. Je l'ai baisée jusqu'aux délires de l'absolu. Jusqu'aux portes de la mort. Jusqu'aux limites.

Extrait du *Chant des Batailles*.



Avec une telle écriture, les points deviennent poings fermés, uppercuts. Les mots? *Quatre boules de cuir* aurait dit Nougaro, qui tournent dans la lumière. Et quand le combat se fait trop intense, un retour sur soi s'impose, on quitte la ville et le tumulte de la langue, on descend en soi, pour atteindre sinon le sens, au moins l'essentiel qui nous taraude: *J'ai une peu ordinaire attirance pour la mort. Seulement ce n'est pas la mort, mais une idée, une représentation de mort, une tentation d'éternité, du grand repos des fatigués, des paresseux. Car la mort réelle n'est pas une fin définitive: tout le dit quand on sait regarder le monde autour de soi. La mort est un grand mouvement, un changement majeur: la mort n'est qu'une période majeure de la vie...*

Extrait du *Carnet des refuges*.

On ne sort pas intact d'une telle lecture. Pas intact, mais tout neuf.

Yves Ughes

L'Afrique est en nous, (avec CD), 15,00 €
Le Chant des batailles, collec. Thoth, 12,00 €
Carnet des refuges, collec. Thoth, 12,00 €



Madame des villes, des champs et des forêts

Alain Freixe & Raphaël Monticelli
collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier

Madame(s)... Une métaphore filée de l'écriture à deux voix ?

La joyeuse complicité littéraire d'Alain Freixe et Raphaël Monticelli¹ entretient et réactive une aventure d'écriture, java chaloupée de l'imaginaire, du cœur des villes au "tourbillon silencieux au fond des nuages, caresse au front des galaxies..."

Leurs caresses croisées, pudiques et facétieuses, courent sur le clavier, débussquent l'omniprésence du féminin dans tous ses états. Leur érotisme ludique, onirique, s'inscrit dans une quête rimbalde tout autant que chaplinesque de l'éternelle inconnue.² Comète d'encre des éclats de mystère ou de transparence qui s'incarnent tour à tour dans **Madame**, femme-univers, lunaire et solaire, obscure et incandescente...

Jean-Marie Barnaud, qui signe la préface, tente de cerner la singularité des deux poètes: *chacune des voix fait entendre son souffle: saccadé, inquiet pour Freixe, rythme plus souple, parfois détendu pour Monticelli...*

L'écriture aérienne, baroque, s'articule en trois mouvements:

- Chère, "l'absente et la toujours là"
- Madame dans les vagues du chant des villes
- Madame, d'une lune noire à l'autre

Chant d'amour et de déglingue à deux voix, la dissémination des images en chassé-croisé faisant écho à la dissémination de l'insaisissable présence, en fugue perpétuelle: "Oh! ce souvenir d'un défroissé d'âme qui passe!" (A.F.) Ou, comme en lévitation, cette figure déployée de l'embrassement cosmique: "Elle prenait des libertés avec son corps;

elle le voyait flotter au-dessus des falaises: ses bras épanouis suivaient l'ample dessin dont ses mains entouraient les anses du ciel." (R.M.)

Jeu des métamorphoses, où l'animalité prend souvent le pas sur l'immatérialité, ou plutôt combinatoire de l'état sauvage et de la transcendance: "Celle leur dans le jour. Louve errant dans la lumière." (A.F.)

Dans la première vague du second mouvement, la jungle de la ville s'anime: "Madame au cœur léger dans le blanc vacarme des nids." (R.M.) La violence s'insinue soudain: "Quand c'est le couteau qui borde, Madame dans les ronces des villes s'époumone en cantatrice chavirée." (A.F.) On songe, bien sûr, à l'imagerie surréaliste, à la magie qui nimbe chaque évocation de la femme sublimée, souvent en expansion cosmique dans le fantasme ou la transe poétique: "Elle est la toujours commençante. La figure du désir habillée aux couleurs du monde." (A.F.) Et de la prosodie à la musique, il n'y

a qu'à tendre un peu l'oreille vers un *glissando* arraché à la harpe des cordes vocales: "Il faut apprendre à aimer cette symphonie amère aux discordances de harpes lasses stridulations et crissements air caillassé tempo malade qui s'enfièvre il faut en effet dit Madame mûrir les cris." (R.M.)

Image de la femme-phénix (R.M.), ou de la porteuse de lumière: "Madame parle toujours pour la lumière quand tout menace de s'éparpiller dans l'obscur." (A.F.) De l'énergie peu ou prou dévastatrice, mais en définitive réparatrice et révélatrice

qui reconquiert le jour, arrache à l'homme son refoulé, perce son mystère, débussque ses faux semblants: "Madame est une excavatrice. Elle creuse en nous trous et galeries." (A.F.)

Plus abruptement encore, dans la dernière séquence: "Madame est une torche." (A.F.) Les contradictions éclatent. Rien d'univoque dans ces variations libres, l'oxymore conjugue le fiel et le miel, la blessure et sa guérison: "Vous êtes l'écorchée, Madame lépreuse. Le sang colle vos voiles à votre chair à vif. À chaque mouvement de votre danse dans les bois la douleur lance. Madame meurtrie de douceur." (R.M.) Le feu et la glace, la lumière et l'ombre. Madame rassemble en elle tous les éléments du monde réel, du monde rêvé. Mère ou amante, elle aura tôt relégué nos vieux mythes aux piétés de poussière: "nos voix dans le vent des voix, c'est vous qui les portez, Madame." (R.M.) Et en écho sensible, reste la part de l'ombre d'une quête infinie: "Madame qui portez tout! Vous êtes le jeu du monde. Le pays du secret. Des forêts profondes. Où s'efface jusqu'à la lumière." (A.F.)

"La chance d'un visage", selon Jean-Marie Barnaud. Effervescent. Comme la langue. Danse d'envoûtement du poème...

Michel Ménaché

1. *Madame des villes, des champs et des forêts* collection Fonds Poésie, 12,00 €

2. *Pas une semaine sans Madame* collection D'Aventures, 2002, 11,00 €



Jean-Marie Barnaud

a publié 2 livres
aux éditions L'Amourier :

Aral
Récits de la vie brève

Il en est des relectures comme des retrouvailles avec les amis d'autrefois : souvent passée l'émotion du premier moment, rien... on n'a plus rien à se dire, on n'attend rien de l'autre, mais il advient aussi parfois qu'après des années à l'écart on se retrouve dans la connivence, le partage, le bonheur de dire et d'entendre. C'est ce bonheur d'entendre 10 ans et 7 ans après leur parution, la musique de ces textes de Jean-Marie Barnaud que je voudrais aujourd'hui partager avec les Amis de l'Amourier et tous les amis des amis.

En quête de patience

Récits de la Vie Brève, ce sont cinq nouvelles où nous retrouvons des lieux familiers, les villes de par ici, les routes qui y conduisent, les placettes de nos vieux quartiers. *Aral*, donné comme récit, est fortement ancré dans une réalité écologique de ce temps : celle d'une catastrophe environnementale des plus importantes du XX^e siècle, l'assèchement de la mer d'Aral. Toutefois le propos de Jean-Marie Barnaud n'est pas écologiste, on s'en doute, si "les mers parfois s'abîment en fossile... l'érosion atteint aussi les corps" *Aral* n'est pas une invitation au voyage : Hans, le héros en a rêvé mais la maladie s'est mise en travers de sa route et le voyage sera pour d'autres, ses collaborateurs et amis les plus proches. Il s'achèvera d'ailleurs dans une tragédie personnelle. La vie est brève, les deux textes le rappellent en plus d'un endroit, la plupart des personnages en ont conscience et en sont conscience pour nous lecteurs. La vie est brève mais le texte où passé et présent se mêlent va nous en consoler et nous mener vers un consentement complice.

Les voix qui se donnent à entendre sont multiples, les écritures aussi. Puzzle ou kaléidoscope : les détails du quotidien sautent aux yeux : les regards se posent sur la nature, sur des paysages proches ou lointains, sur des lieux déserts ou habités, sur les autres, ou plutôt sur

l'autre dans une quête de l'altérité, de la reconnaissance ou de l'amour. Les figures se dessinent et s'imposent au-delà du fantôme. Figures de femmes dont la séduction opère sans même qu'elles en aient conscience comme la Maria de *Quelques filets d'or* ou l'Irène de *Rue piétonne*, muse et inspiratrice à corps défendant, ou encore la fée merveilleuse, tendre protectrice des *Poussins de mouette* et du chétif "Simon le simple", incarnation de la fidélité que nous retrouvons dans *Une figure dans l'herbe*.

Un univers peu à peu se constitue au fil de la lecture : les figures d'hommes y sont aussi attachantes par l'authenticité des sentiments qu'ils expriment ou leurs inquiétudes, leurs scrupules d'hommes "pour qui la vie se rêve plus qu'elle ne se dit" et ces hommes sont souvent des hommes qui écrivent dans le dédoublement ou la confrontation de la réalité avec leurs fantasmes. Dès la première ligne d'*Aral*, Hans se dit à lui-même : "je serai bien là pour écrire" ... s'ensuit

une description minutieuse de cette chambre propice à l'écriture et de tous les objets qui lui sont nécessaires. Hans pourtant ne s'avoue pas écrivain et se réfugie derrière l'étiquette professionnelle du journaliste. À ses côtés s'imposent les figures que nous ne saurons oublier : Mariette, Anna ou la vieille logeuse dont les mains "lui paraissaient plus éloquentes, plus efficaces que les siennes s'agissant d'exprimer les choses de la vie, s'enroulant autour d'elles plus sûrement que ses mots griffonnés, raturés, recueillis au fil des pages avec tant de mal et de patience..."

Partageons donc, lecteurs, cette patience et ces retrouvailles, prenons le temps de goûter ces choses de la vie et ces mots pour nous sauver avec Anna de l'impatience "cette façon de n'être jamais là tout entier, d'avoir un œil, la main, déjà ailleurs, pour d'autres prises ; la façade tout sourire et le cerveau en périscope". Il nous sera donné de retrouver une âme en quête d'elle-même dans cette mélodie. Lire ou tendre l'oreille c'est tout un.

Marie Jo Freixe

Aral, collection Thoth, 18,30 €

Récits de la vie brève, collection Thoth, 14,00 €



Voix du Basilic Juin 2011 à Coaraze



Depuis le Basilic n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

www.arcane-17.com

Liberté couleur d'homme (André Breton)

Surréalisme pas mort

Le monde est gris, le monde est bleu. Le monde est mou surtout. Voyez donc ces mystérieux "marchés", créatures mythologiques modernes. Entendez-les pleurer au fond des places boursières. Ils sont sensibles comme des rosiers, le moindre mouvement leur donne des vapeurs. Et nous payons. Cette finance domine le monde, le dévore, et quand les dépouilles sont exsangues, il revient aux peuples de se plier à l'austérité. Et l'on n'y pourrait rien ?

Les mots, le rêve, la révolte, sont là pour faire face ; dans nos têtes, dans nos mains, comme des armes. "Il n'y a plus rien, et ce rien on vous le laisse, foutez-vous en jusque-là, si vous pouvez, nous on peut pas", chantait Léo Ferré.

Nous, on peut pas.

Il nous faut alors des points d'appui, des réseaux pour tenir bon, pour fédérer les poings levés. "**Liberté couleur**

d'homme" est un site d'appui, un lieu de résistance établi sur la toile par Fabrice Pascaud. Il faut le visiter, y retourner, pour faire le plein de santé et de beauté.

L'intitulé vient d'André Breton. Que son visage est beau, noble, porteur de cette révolte qui donne envie de décrocher la lune. Le site parcourt des aspects essentiels de son œuvre, et il faut entendre André Breton réciter Arthur Rimbaud.

Mais le surréalisme ne saurait avoir un pape, le surréalisme est une position prise dans la vie, dans cette société qui nous met en situation. Le surréalisme s'offre en ce lieu comme une création permanente, saisie dans la révolte et se nourrissant d'elle.

On parcourt alors les œuvres de Brell, Ferré, Brassens. On les retrouve complices, en interview et photos non pas légendaires mais heureuses.

Au détour d'une rue, on découvre le travail de Topor, "même pas mort".

Et les liens sont nombreux, notamment avec les nécessaires libertaires, ceux qui nous incitent en permanence à la vigilance, contre tous les pouvoirs. Dans les archives du monde libertaire, on tombe sur un titre qui nous plonge dans le réel : "Comment les banquiers ont volé le monde".

La poésie se trouve par ce site liée à la vie, elle scande les pas qui descendent dans la rue, battent le pavé.

La poésie est ici dans l'action.

La poésie est action.

À QUELQUES MOTS D'ICI

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Rougerie, j'ai si longtemps différé, moi qui ai lu tous les titres de Joë Bousquet édités à Mortemart, chroniqué dès le début des années 80 Paul Pignaud, Pierre Torrelles, Gérard Bocholier, presque tous les titres de Jean-Vincent Verdonnet – encore tout récemment son *Dernier Fagot!* – si longtemps que j'en éprouve quelque honte.

Comme je remercie Jean-Claude Xuereb qui m'envoyant son dernier livre *Le désir et l'instant* me rappelle avec cette douce fermeté que l'on sait à ceux qui dans la distance nous restent proches qu'un clin d'œil à cette maison d'édition serait chose appréciable. Comme il a raison ! Car après la mort de son fondateur, René Rougerie, en 2010, sous l'impulsion de

son fils, Olivier, on continue là d'éditer les livres aimés dans une belle fidélité à celui qui se disait "capable d'aimer aussi bien une poésie lyrique que celle concise où chaque mot porte son poids".

Ce n'est pas 10, 20, 30 mais plus de 60 ans d'édition. 60 ans de *Poésie présente* – C'était le titre de la revue qui avait succédé à *Réalités secrètes* – 60 ans et quelque 400 titres sous cette couverture blanche aux lettres rouges, livres aux cahiers à ouvrir au coupe-papier, dans l'impatience de découvrir ce qui derrière attend.

60 ans, et l'avenir devant !

Treizième livre chez Rougerie pour Jean-Claude Xuereb que j'ai rencontré dans les derniers moments de la revue Sud à Marseille.

Le poète est resté le même : écrire un poème, monter un mur, "*dresser pierre*

sur pierre" une maçonnerie est tout un. Le bâti doit tenir : mots ou pierres, les blancs – ces respirs – faisant joints.

Un poème, un abri où "*vivre seulement vivre (...)* pour accueillir l'instant présent", en goûter "*la saveur mortelle*" aurait dit son ami Gaston Puel, d'une part, et d'autre part, pour y "*(cacher) son insoumission*" comme, enfant, "*aux cimes des eucalyptus*". Enfant de toujours, notre prochain à la proue du présent toujours là à crier "*terre!*" quand se dissipent les brumes. Terre ! Terre nouvelle. Une encore. Vers "*l'improbable rencontre*" de la natale, celle d'hier, d'aujourd'hui et de demain. La "*mortelle*" et toujours vive terre pour ceux qui tels Jean-Claude Xuereb "*(prennent) racine/ dans (leur) feu intérieur*".

Éditions Rougerie

7 rue de l'échauguette, 87330 - Mortemart

Tél : 05 55 68 00 93 Fax : 05 55 68 96 89

Site : www.editions-rougerie.fr

Agenda des amis

Présence des Éditions L'AMOURIER

- **Cotignac** dans le Var
Salon de la petite édition
dimanche 25 septembre 2011
sur le Cours, de 9h à 17 h
 - **Mouans-Sartoux** (Alpes-maritimes)
Festival du livre (stand 53 B, Espace D)
ven 7, sam 8, dim 9 octobre 2011
Parmi les auteurs présents :
Eva Almassy, Jeanne Bastide,
Jean-Marie Barnaud, Alain Freixe,
Raphaël Monticelli, Yves Ughes...
 - **Grigny** Salon de l'édition indépendante
Espace des Blancs Manteaux (4ème arr.)
sam 5 & dim 6 novembre 2011
- Lectures
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les Amis de l'Amourier liront
"Notre Italie"
samedi 24 septembre 2011 à 15h
 - **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Eva Almassy lira *Limites de l'amour*
vendredi 7 octobre 2011 à 17h
 - **Art 06** à Nice (13 Avenue Pauliani)
Alain Freixe et Raphaël Monticelli
liront des extraits de leur livre *Madame
des villes, des champs et des forêts*
vendredi 21 octobre 2010 à 19h
 - **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Conférence/lecture sur **Franck Venaille**
par **Yves Ughes**
vendredi 18 novembre 2011 à 17h
 - **Marseille** Rencontre Podio/Scriptorium
Maison des jeux des Catalans, bd Cieussa
Alain Freixe, Daniel Schmitt, Yves Ughes
samedi 19 novembre 2011 à 15h
 - **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les Amis de l'Amourier liront
Les poètes baroques
samedi 17 décembre 2011 à 15h

Expositions

- **Centre Joë Bousquet et son temps**
à Carcassonne **Thierry Bouchard**
Poète, éditeur, imprimeur, typographe
(30 septembre - 26 novembre 2011)
Lectures et Rencontres sur l'écriture poétique
30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 2011
- **Galerie Quadrige** à Nice
Martin Miguel
(21 octobre - 19 novembre 2011)
vernissage le jeudi 20 octobre à 18h30
- **Coaraze** salle des Cadran solaires
Dans les bruits du monde
(11 - 21 novembre 2011)
vernissage et lecture par **Bernadette Griot**
vendredi 11 novembre 2011 à 18h
- **Galerie Quadrige** à Nice
Notre-Dame auxiliaresse (livre d'artiste)
Textes A.Freixe et R. Monticelli + 6 artistes
(2 - 31 décembre 2011). Vernissage le 1^{er}.

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Coaraze. Église saint Jean-Baptiste. La voix, les voix, les langues, la musique, la demi-lumière d'une petite église du haut pays niçois. "*L'Afrique est en nous*", dit Daniel Biga, entre français, italien, anglais, nissart, sous la pluie musicale d'Alex Grillo. Et je le crois.

La Brigue. Notre Dame des Fontaines, haut pays mentonnais. Lecture de Michaël Glück. Source infiniment précieuse, Source déesse, Mère des eaux qui se donnent, Madame des Fontaines. Sur fond de bougies, aidé d'une lampe de poche, entouré de la nuit qui s'accroche aux fresques, Michaël Glück lit *Passion Canavesio*. Judas est en nous. Je le crois.

Lodève. Hérault. Festival des voix de la Méditerranée... Lodève... Je fais tout pour éviter le trop facile jeu de mots. Pourtant il me creuse la tête. Lodève, source de langue...

Je dis: "langue"; j'aurais dû écrire "source de langues". À Lodève, petite ville de l'Hérault, on entend parler les langues de la dispersion. Réunionies.

Abdallah Zrika est Marocain. Dans l'un de ses poèmes, il interroge les peintres. Et Picasso, Gauguin, Van Gogh, Monet, viennent, petites lueurs qui flottent sur le grand fleuve de l'Arabe. Petits "phares", en somme. L'Afrique est en nous. Et nous sommes dans l'Afrique.

Yannis Stiggas est Grec. Je rêve bêtement d'Antiquité. Maudis une fois de plus cette voix prépondérante du président du congrès des États Unis d'Amérique qui a fait de l'anglais la langue officielle U.S. au détriment du grec. J'écoute le traducteur:
*Arrivé au quatrième kilomètre du silence
j'ai perdu les clous de Dieu et du soleil
depuis je me promène le grand zéro sous le bras.*

La Grèce est en nous.

Les langues ne diffèrent pas seulement par les sonorités, le lexique et la syntaxe. Elles ne modulent pas seulement le souffle autrement. Elles changent jusqu'au timbre de la voix. Elles modèlent autrement les maxillaires, les joues, la lurette. Rebondissent autrement sur les dents et la gorge. Sculptent autrement nos palais.

Amir Or est Israélien. Il écrit en hébreu et en anglais. Il lit sobrement. Assis. Peu de gestes. Mais son port de tête est différent selon la langue. Et différent le positionnement de ses yeux. Différente l'acuité du regard.

Anissa Mohameddi est Algérienne. Berbère. Francophone. Sa voix est différente selon qu'elle dit ses textes en français ou en berbère. Son corps prend d'autres postures. Ses bras ont d'autres gestes.

Jean Yves Bériou est Français. Et hispanophone. Et traversé de rêves irlandais. Il dit :

"Inouïe, inouïe

La voix qui monte des fondrières"

Et son regard, au bord des nostalgies, se voile un peu.

Jacques Darras est Français. Français Picard de bord de rivière. Anglophone. Traducteur. D'autres langues, dit-il, comme d'autres en nous. Et il dit aussi: "étrange, comme un mot familier peut devenir étranger à lui-même"

Lodève... Le pauvre jeu de mots fait son travail d'artisan. Source de langues. Ça se dit aussi "poésie" peut être. La poésie en nous... Notre langue étrangère.

R.M. —

Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice
et le Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres